



Marie Darrieussecq
signe un roman
brillant sur
la destruction
de la planète et le
transhumanisme.
Patrice Normand/leemage

Le cauchemar de Marie Darrieussecq

Clonage Vingt et un ans après «Truismes», la romancière revient avec une fable anxio-gène aux accents transhumanistes. Un roman alerte et maîtrisé.

**Anne-Sylvie Sprenger**

Terrée dans un bosquet, la narratrice de «Notre vie dans les forêts» livre un ultime témoignage, dans une urgence absolue. Bientôt, cette ancienne psychologue du travail ne pourra plus raconter ce qu'elle a enfin compris du totalitarisme technologique dans lequel a plongé sa génération. Bientôt, elle ne sera plus. Mais existe-t-elle encore, alors que sa moitié, son clone vient tout juste de se réveiller d'un long sommeil?

Dans cette dystopie enlevée, Marie Darrieussecq pose avec une habileté rare les inquiétudes et les enjeux de notre temps, entre destruction insensée de la planète et folie transhumaniste. Brillantissime.

Vingt et un an après «Truismes», vous revenez avec une fable autour de la notion de métamorphose. Ici, c'est toute la société qui s'est transmutée. La marche du monde vous angoisse-t-elle?

J'imagine que je n'écrirais pas ce genre de livres si ça ne m'angoissait pas! Effectivement, quand je regarde le monde, je me dis qu'il est pire qu'il y a vingt ans, mais aussi plus excitant. J'ai écrit «Truismes» avant Internet. Et là, je l'écris après. Pas du tout avec le même type d'ordinateur, ni avec la même vie. Le téléphone portable n'existait pas; il est devenu cette prothèse qu'on a accepté de porter constamment avec soi. Ce n'est ni bien ni mal, mais cette prothèse est à la fois bénéfique et maléfique. Ce livre est fait de ces ambivalences. Alors oui, ce nouveau monde est horrifiant, mais il est aussi porté par une énergie nouvelle, qui est liée à toutes ces technologies, à la vitesse du monde, à quelque chose qui n'est pas que négatif, loin de là.

Vous-même, quel rapport entretenez-vous avec ces nouveaux moyens?

J'essaie d'avoir une hygiène de vie. C'est vraiment de l'ordre de l'hygiène de vie, comme avec tout ce qui peut être addictif: l'alcool, la nourriture, etc. Je m'autorise des phases où je suis frénétiquement avec mon téléphone, d'autres où je le mets totalement de côté. Je ne suis ni sur Facebook ni sur

Twitter: cela me rendrait folle. Ce n'est pas pour moi, pas pour mon caractère. Et puis j'ai la chance de pouvoir m'exprimer de façon très satisfaisante avec mes romans, je n'ai pas besoin de plus.

Pour revenir à la comparaison avec «Truismes», ici, ce n'est plus le corps seulement qui est menacé, mais l'esprit, toute son âme, la notion d'individualité... Est-on en train de perdre notre humanité?

Je pense que si on perd notre humanité, c'est parce que les animaux disparaissent. La grande catastrophe, c'est la disparition des animaux sauvages. Quand il n'y aura plus un seul tigre en liberté, quand il n'y aura plus un seul éléphant qui vivra sa vraie vie d'éléphant, on perdra une part de notre âme, de notre humanité. Cela me préoccupait déjà beaucoup il y a vingt ans. La seule chose qui me console, c'est de voir à quel point il y a, depuis cinq ou six, ans une conscience de ça. De la perte du monde animal. On se sent moins seuls et on se sent aussi moins ridicules à s'occuper des animaux. Dans les années 1990, quand on se souciait de la disparition des baleines, on était ridicules, on était un peu Brigitte Bardot. Maintenant ce sont des sujets qu'on prend très au sérieux.

Comment la disparition des animaux sauvages impacterait-elle les humains?

Parce que les animaux vont nous manquer. On sera moins humains sans eux, on sera très, très seuls, à regarder une planète vide – ou peuplée uniquement d'animaux de consommation ou de compagnie. Mon livre parle aussi de ça: les humains qui sont dans l'histoire, on ne sait plus s'ils sont des humains, des robots ou des clones. Il y a vraiment un mouvement d'ensemble. La mort des animaux entraîne la mort des humains.

On parle beaucoup de transhumanisme.

Croyez-vous que l'humanité accédera à cette ère? À ces corps qu'on pourrait réparer à l'infini avec des pièces détachées?

Je suis en train de lire le journal de Benjamin Constant. Et ce matin je suis tombée sur une phrase qui m'a beaucoup troublée. Il perd une de ses amies, Madame de Talma; il assiste à sa mort, lui tient la main et il a cette réflexion que si on pouvait transmuter, transposer, transporter toute cette intelli-



gence dans un corps tout neuf, son amie survivrait intacte. Ça m'a beaucoup frappée, parce que c'est écrit en 1806. Cette idée de transporter notre intelligence dans un corps nouveau, c'est quelque chose que poursuivent les êtres humains depuis longtemps. C'est Frankenstein. Tous nos efforts tendent vers ça, en fait, à nous faire échapper à la fatalité de la mort du corps.

Vous pensez que l'on y arrivera?

On pourrait. Mais il y a une chose qui fait qu'on va peut-être échouer: c'est que, dans l'état actuel des choses, la planète ne sera vivable qu'environ cinq cents ans encore. Je pense donc qu'on n'aura juste pas le temps.

La greffe d'organes est au cœur de ce roman. Est-ce un procédé qui vous trouble?

Qu'on puisse prélever des organes sur des corps accidentés et sauver des gens avec, je trouve ça formidable. Il n'y a rien qui me choque là-dedans, je trouve ça nécessaire même. Après, il ne faut pas faire pousser de nouveaux êtres humains pour leur prélever des organes, c'est très différent. Il faut absolument que la morale soit constamment active, ainsi que le débat public, sur ces procédés-là.

Ce débat de fond manque-t-il à vos yeux?

Non, je trouve que, pour l'instant, dans nos sociétés démocratiques, on s'en sort assez bien. Et je trouve que la décision, en France, de dire que si on n'a pas dit non, on a dit oui, est assez juste.

Votre livre va beaucoup plus loin... Est-ce à dire que, pour vous, la science et la technologie peinent à poser leurs limites?

La science fait son travail, au sens où, quand c'est possible, elle s'essaie. C'est son travail. Mais il faut encadrer la science moralement. Je pense que là où il faut être très vigilants, c'est qu'il ne faut pas laisser la religion prendre la place de la morale. La plupart du temps, les gens qui sont contre le don d'organes, c'est pour des raisons religieuses ou phobiques, soit l'obsession que le corps reste intact, qu'il ne soit pas amputé même dans la mort. Or je pense que tout cela se travaille: et l'emprise religieuse et l'emprise de la névrose. Je continue à penser que la psychanalyse est un très bon moyen de se «dénévroser»

par rapport à tout ça, tout comme la morale publique, la morale démocratique, le débat. On a des armes pour penser tout ça. Il ne faut pas laisser la religion, la superstition, la phobie s'emparer de ce débat.

Derrière ce roman, y a-t-il la volonté de lancer un débat autour de ces enjeux?

Jamais. Moi, j'écris ce que j'ai à écrire. J'ai des histoires à raconter. C'est ça qui m'occupe.

Les écrivains ne sont pas des intellectuels comme les autres?

Je suis une artiste avant d'être une intellectuelle. Je tiens beaucoup à ça. J'ai du travail à faire avec la sonorité des mots, le rythme des mots, c'est vraiment ça qui m'occupe au quotidien. En revanche, je deviens une intellectuelle lorsque j'écris dans la presse. Cela m'arrive assez souvent de participer au débat public par ce biais. Mes romans sont très éloignés de ça: je ne participe pas au débat public dans mes romans, je fais autre chose. Je m'occupe des mots, d'écrire une histoire. Ce que j'aime, c'est vraiment raconter des histoires.

Vos lecteurs vous connaissent aussi pour vos chroniques, où il est beaucoup question d'insomnie. Avez-vous toujours eu de la peine à dormir?

Non, pas toujours, c'est un peu une énigme pour moi: pourquoi, depuis l'âge de 30 ans à peu près, je ne dors plus. Donc je cherche, je continue à chercher. Je suis d'ailleurs arrivée à Benjamin Constant par Madame de Staël, qui était une grande insomniaque. Donc j'ai passé l'été à lire une insomniaque, et Benjamin Constant qui dort assez bien se plaint de Madame de Staël qui l'empêche de dormir! C'est très amusant. Cela fait à peu près deux ans que je ne lis de la littérature que par le biais de l'insomnie. Le nombre d'auteurs insomniaques est impressionnant!

Ecrivez-vous dans ces moments-là?

Ça m'est arrivé, à d'autres périodes. J'ai écrit en grande partie «Il faut beaucoup aimer les hommes», la nuit. Mais ce n'est pas une vie très satisfaisante, parce qu'après, dans la journée, on ne vaut rien. L'insomnie est d'abord une souffrance. Pour moi, l'humanité est divisée en deux, ceux qui dorment et ceux qui n'y arrivent pas... ●